

COMME beaucoup, j'ai rencontré Jacques Rigaut, pour la première fois, sous les traits romancés qu'avait bien voulu lui prêter son ami Drieu La Rochelle dans son livre *Le Feu follet* publié en 1931. Comme beaucoup, j'ai éprouvé un sentiment mélangé de fascination et de rejet, de sympathie et d'agacement, pour ce personnage un peu flou, ce jeune homme si dépourvu d'ambition. Moi qui en étais tellement rempli.

Au détour de quelques photos trouvées lors de recherches bien trop hasardeuses, j'avais fini par mettre un visage sur le nom. La silhouette restait insaisissable.

Dix ans ont passé, des années pendant lesquelles je ne m'attardai guère sur les fantômes : j'avais « mieux à faire ». Pourtant, quelles que furent mes attirances littéraires, je distinguai dans chaque page les lignes qui, sans qu'alors je m'en aperçoive, me rapprochaient irrémédiablement de lui. Je m'arrêtai ainsi sur Walter Benjamin affirmant, dans le plus bel essai qu'il se pût écrire sur le poète des profon-

deurs, que « la nature excentrique de Baudelaire était un masque sous lequel il tentait de cacher, on peut dire par pudeur, la nécessité supra-individuelle de sa forme de vie et, jusqu'à un certain degré, du destin auquel elle était soumise » et encore sur Huysmans quand, dans *À rebours*, il tentait de décrire le désarroi de celui « qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ».

Je n'avais pas encore entendu le son de sa voix, seuls m'étaient revenus des échos lointains contenus dans une parole en miettes (ce n'est que plus tard, bien plus tard, que, passant devant la vitrine d'un libraire de la rue Saint-Jacques – je note a posteriori la cohérence aventureuse du prénom – à Paris, mon regard fut attiré par la couverture ivoire d'un volume dont je n'avais pu jusque-là espérer l'existence et qu'ayant payé le prix de celui-ci je découvrais, enveloppés dans du papier cristal, les *Écrits* de Jacques Rigaut).

Vint le temps où je décidai d'écrire. Convoquant à ma table de travail le sérieux et l'inspiration, je ne trouvai que la paresse et l'amusement. Substituant le plaisir à la souffrance je manquai ma cible. Trop détaché de la chose. Je me remis à lire, beaucoup trop, je pensais dissiper ainsi le malaise de l'inachevé : une curiosité multipliée pour mieux échapper à deux vieilles connaissances, l'impuissance et la paralysie.

Dans tous ces livres, je me cherchais un frère. Un jour, feuilletant un ouvrage consacré au rôle de

Marcel Duchamp dans l'histoire du mouvement Dada, je remarquai la photographie d'un groupe de personnes. Je reconnus, au premier plan, le visage apaisé de Paul Eluard. À sa gauche, sur ce collage de deux épreuves réalisé par Man Ray en 1922... Jacques Rigaut prend la pose. Je regardai longuement le cliché, essayant d'attribuer des noms – Tzara, Soupault, Ribemont-Dessaignes... – aux membres d'une coalition qui allait perturber durablement la norme littéraire et artistique. Tous ont effectivement... « fait carrière » (qu'ils me pardonnent cette trivialité). L'un d'eux, pourtant, écrivit un jour : « Vous êtes tous des poètes et moi je suis du côté de la mort », celui-là même qui prend la pose avec une expression indéfinissable, une raideur accusée, tenté par un rire nerveux, celui du dandy parfait. Jacques Rigaut est sur la photo, cravaté, ganté, mais il est déjà ailleurs, il participe et accompagne mais il n'accroche pas ; son visage imposait un regard que je ne sus pas définir.

Retombé dans son mystère, je décidai cette fois d'approcher la réalité de Rigaut. Le constat fut rapidement avancé : il faudrait passer par l'arrière-boutique pour éviter l'étalage trop voyant de souvenirs devenus légendes présentés en vitrine. Je croulai bientôt sous les épithètes. Jacques est le compagnon de route de Dada, il est le jeune homme brillant et insolent, il est l'écrivain cynique et nihiliste, le personnage de roman, l'inventeur du compte à rebours, le masque sensible et énig-

matique, l'ami, le secrétaire, l'élégant, le drogué, l'isolé. Tous sont morts en même temps le 5 novembre 1929 dans une clinique de Châtenay-Malabry, suicidés.

Par sa mort, il facilitait la tâche des hagiographes qui ne manquèrent pas de l'enrôler de force dans un peloton (certains ne se sont-ils pas laissé aller à la facilité de les réunir sous le vocable consensuel et confortable de « francs-tireurs » ?) déjà constitué où il retrouvait ses contemporains Vaché et Cravan, partis de la même manière (pour la belle histoire), presque au même âge. Mais lorsque l'on consulte livres et revues spécialisés dans l'aventure de Dada ou les débuts du surréalisme, on trouve peu d'indications sur la personnalité de Jacques Rigaut, seulement quelques traces de son passage – car c'est bien d'un passant qu'il s'agit – dans l'histoire des idées de cette époque : il est juste mentionné ou photographié. Furtivement.

Si l'on veut regarder au-delà on prend le risque de ne pas le rencontrer car les portraits qu'il a laissés comportent tous un double fond qu'il est difficile de percer. Jeune homme doté d'une intelligence qualifiée de rare par ses amis, à commencer par André Breton, dont je ne m'aventurerai pas à mettre en doute la sûreté des jugements, armé d'un esprit extraordinairement clairvoyant et d'une grande beauté physique, il n'adhère pas à la vie et s'engouffre dans une voie sans issue.

Rigaut fut un spectateur, instaurant une distance en toutes choses, affectant de ne pas mar-

quer les choses ni les gens, pratiquant la désinvolture, mais il ne fut ni la « valise vide » dont parla Drieu La Rochelle dans une nouvelle qu'il écrivit en 1923 comme on solde un compte, trop pressé d'en finir avec ce vieux découvert, non plus que le « mannequin pour tailleur » moqué dans une revue de Picabia. Comme pour effacer ses empreintes, il détruit la plupart de ses textes, ne laissant que quelques proses éparses qui soulignent profondément l'ambivalence de sa démarche : mépris de la littérature et du petit monde qu'elle peut sécréter (respectant ainsi à la lettre l'ukase dadaïste) mais, dans le même temps, désir réel de fixer des réflexions très denses, de les ordonner littérairement.

Fasciné autant qu'oppressé par l'ennui, Jacques Rigaut chercha simplement, comme tout le monde, un alibi, une raison d'exister. Il ne les trouva pas. Sa courte quête connaît un résumé parfait dans ce qu'écrivait René Crevel : « Je cherche la rue, le boulevard, le gouffre qui me tenteront assez pour que je m'y précipite tête-bêche et sans regarder quel nom, au coin du mur, fleurit blanc sur l'email bleu. » Caché derrière son personnage, il entretient l'ambiguïté et brouille les cartes en jouant sa vie aux dés, apparaissant tour à tour comme un dandy lointain, un être soucieux de révéler en toute chose l'absurde et le poétique, un élément brillant et provocateur, un nihiliste exemplaire avec vue imprenable sur le suicide.

Je repensai à l'aphorisme d'Alain Bosquet – « J'oppose à l'horreur d'être le bonheur de paraître » – et compris que ce bonheur est de ceux qui ne peuvent pas durer, que lorsque la vie paraît être une farce les amusements passent.

La fête finie (Dada est mort, vive Dada !), Rigaut ne suit pas la cadence, il abandonne la partie, il ne sera pas surréaliste de métier comme certains de ses camarades, mais alcoolique et héroïnomane. Autrement dit, une tombe cherchant son épitaphe.

Quand on en a terminé avec l'espoir, et ce bonheur survient, m'a-t-on dit, bien assez tôt, il faut se dépêcher de chercher une certitude ou se hâter de trouver une bonne raison pour disparaître. Rigaut ne se pressera pas – qui courrait vers l'échafaud ? –, il attendra, sans impatience, l'ordre de son destin, préférant la dureté d'une condamnation à la douceur d'une illusion. Son histoire est celle de l'attente, celle-là même dont on sait qu'elle n'est plus une velléité mais un état qui vous fait glisser, soir après soir, un revolver sous votre oreiller comme on s'en remet à la providence.

J'avais lu, sur la quatrième de couverture de ses *Écrits*, que Jacques Rigaut était un « Chamfort noir ». Est-ce par excès d'admiration ou par inadvertance que de tels constats sont établis ? J'imaginai alors un dialogue entre le moraliste et le dadaïste. Le résultat fut à la hauteur de la distance que je tentais de mesurer, celle dont André Breton entreprit de conserver le maître étalon dans son

*Anthologie de l'humour noir* et que j'entends livrer ici dans toute sa consistance. Ainsi Chamfort écrit : « La vie contemplative est souvent misérable, il faut agir davantage, penser moins et ne pas se regarder vivre » – Rigaut note : « L'immobilité des objets me fascine, je regarde le fauteuil jusqu'à me prendre pour lui »... ! *No comment.*

Non, vraiment, l'image du « dandy suicidaire » ne parvint pas à me convaincre non plus que le rapprochement systématique avec le mythe « franc-tireur d'avant-garde » déjà choisi pour Arthur Cravan et Jacques Vaché. Je cherchai autre chose et je le vis ailleurs, dans le doute qui devient négation par exemple, il est bien cet homme qui se regarde dans le miroir sans pouvoir s'y distinguer, il est cet homme qui dort éveillé percevant la vanité de toute ambition, relevant l'absurde de toute prétention ; en cela il est plus proche des grands désemparés, de Fernando Pessoa, de Samuel Beckett ou d'Emmanuel Bove, que de cette image surannée de jeune-homme-tel-que-le-faisaient-les-mœurs-et-la-littérature-en-1920.

Ainsi, je finis par lui reprocher cette passivité que j'aimais en lui (et quoi, toutes proportions gardées, André Breton ne tenait-il pas rigueur à Arthur Rimbaud de n'avoir pas empêché l'interprétation cul-bénit que ferait de lui Claudel ?), par lui faire grief (mais aime-t-on moins les gens parce qu'on leur fait grief ?) de ce seul rire nerveux qu'il offrait à ses détracteurs, de ce pas nonchalant qu'il opposait à la course effrénée du personnage de

roman ou de film qu'on voulait à tout prix qu'il soit, je lui en voulus de s'être soumis à sa légende, de s'être vendu aux mythificateurs, livré aux exégètes : aujourd'hui, Jacques Rigaut est un mythe qui n'a rien fait pour que celui-ci ne soit pas. Je me dis qu'il méritait mieux que cette identification racoleuse, même s'il n'avait pas tout fait pour qu'on ne l'affublât pas, post mortem, de l'image grossière de « Brummell du surréalisme » (*sic*) et vis dans l'autopsie pratiquée par Edmond Jaloux la seule analyse pertinente : « Intelligent, beau, lettré, spirituel, Jacques Rigaut n'a abouti qu'au suicide [...] son abdication fut le signe de sa pureté. »

Le « cas Rigaut » se détache singulièrement de l'époque, du contexte, des lieux et des gens qui l'ont inspiré, il convoque des interrogations objectives parce qu'avant d'être dandy, Dada ou je ne sais quoi d'autre, Jacques Rigaut est celui pour qui la vie, en soi, est une finalité à laquelle il faut accrocher un objectif démesuré, surhumain, auquel il faut se tenir, et l'échec de sa tentative, son absence totale de révolte appellent notre attention sur la sentence qui s'en dégage : « Il n'y a rien de possible, pas même le suicide. »

Pour pouvoir en parler, pour m'en détacher aussi, il me restait simplement à faire le lien entre Jacques que l'on peut voir sur une photographie prise devant la librairie Au Sans-Pareil, célébrant le vernissage de l'exposition « Dada – Max Ernst », pendu les pieds en l'air, faisant le pitre quoi, et Rigaut qui de mariage raté en cures de désintoxi-



cation foireuses finit par s'accorder un dernier plaisir, celui de s'offrir une mort qui lui plaît. Le beau décalage ! Il me restait simplement un parcours à refaire, celui qui va de la naissance à la disparition... en m'appliquant à faire fondre la « figure de cire qu'il s'était fabriquée par pudeur », mais sans la toucher. Je mis mon plus bel habit noir et commençai par chanter :

*Qu'est-ce qui n'est pas Monsieur Teste ? Valéry,*

*Qu'est-ce qui n'est pas Lafcadio ? Gide, [...]*

*Qu'est-ce qui n'est pas Jacques Rigaut... ?*